

**

OPÉRA-COMIQUE. — *Bérénice.*

C'est un grand succès d'estime qui sera peut-être un succès d'argent. M. Magnard s'appelle Albéric et il est le fils d'un des plus illustres journalistes de ce temps. Ajoutez à cela qu'il a beaucoup de talent et du plus fin et du plus distingué, et vous conviendrez avec moi que Racine n'a pas du tout à se fâcher d'avoir trouvé ce collaborateur.

C'est Bérénice que M. Magnard a choisie pour la mettre en musique. Or, cette Bérénice aime le vainqueur de la Judée, le général Titus. Duo. Enlacement. Nuit étoilée. Chants dans la coulisse. Titus promet à Bérénice de l'épouser. C'est charmant. Mais ne voilà-t-il pas que l'empereur Vespasien (célèbre par l'invention de certains petits monuments sur lesquels il ne serait pas décent d'insister) est en train de mourir. Et c'est Titus qui lui succède.

Titus est empereur, et on insulte sa maîtresse sous ses fenêtres. Dispute. Rupture. Reprise. Toute la gamme des petits chichis émouvants. Finalement Bérénice se décide à partir.

Le troisième acte nous transporte sous la tente de la princesse, sur la trirème qui doit la ramener en Judée. Nouveaux chichis entre Titus et Bérénice. Ah! que c'est beau deux amants qui n'ont pas le mal de mer. Titus propose à sa bien-aimée de la ramener à Rome par n'importe quelle route puisque tous les chemins y conduisent. Elle refuse. Elle s'immole à la grandeur de celui qu'elle aime. Elle est épatante, cette petite femme-là. Enfin, ultime sacrifice. Elle jette ses cheveux dans la mer. Il paraît d'ailleurs que l'eau de mer est excellente pour les cheveux.

Très jolie partition nuancée, savante et souvent mélodique. C'est du joli ouvrage.

M. Swolff est un fort beau Titus et Mlle Mérentié une admirable Bérénice. Il paraît qu'à la suite de ce succès, M. Albéric Magnard songe à mettre toute l'histoire romaine en musique. Il est vrai que Mascarille songeait déjà à la mettre en madrigaux.



nos fonctionnaires. Ce sont deux belles paroles.

Au bon gouverneur Carvin a succédé le mauvais gouverneur Regial dans le protectorat du Dragon-d'Or habité par les Tinerès. On discute un nouvel emprunt. Les Tinerès se révoltent et assiègent le palais du gouverneur, qui est sauvé parce qu'il est minuit et qu'il faut que la pièce finisse bien. A cette intrigue politico-indigène se mêle une intrigue d'amour. La femme d'un mandarin élevée à l'européenne, Mme Nam-Trieu, est la maîtresse d'un certain Robert de Dambrun. Elle vient le soir de cinq à sept dans sa cabane bambou. Le mari apprend tout par les racontars de ses collègues du grand conseil et il ordonne à sa femme de rentrer chez elle et de s'ouvrir le ventre. « Tuons la mandarine », s'écrie-t-il. L'adultère en Extrême-Orient a encore quelque gravité. M. Fabre a pensé que ces spectacles feraient réfléchir à la fois les députés et les Parisiennes. Mais les députés ne réfléchissent jamais et les Parisiennes rarement. Cette dramatique histoire a été mise en scène avec vigueur et pittoresque par M. Porel qui a toujours adoré les chinoïseries.

L'interprétation est bonne. M. Duquesne est un gouverneur impétueux et autoritaire. M. Gautier est un jeune premier chaleureux. M. Jean Dax a donné une allure parfaite à un résident quelque peu équivoque. M. Joffre imite l'accent marseillais aussi bien que M. Fabre lui-même. M. Lérand en mandarin a eu à peine besoin de se grimer. Mlle Polaire est une petite madame Nam-Trieu délicieusement exotique et Mlle Renée Maupin une Parisienne bien gracieusement décentralisée.

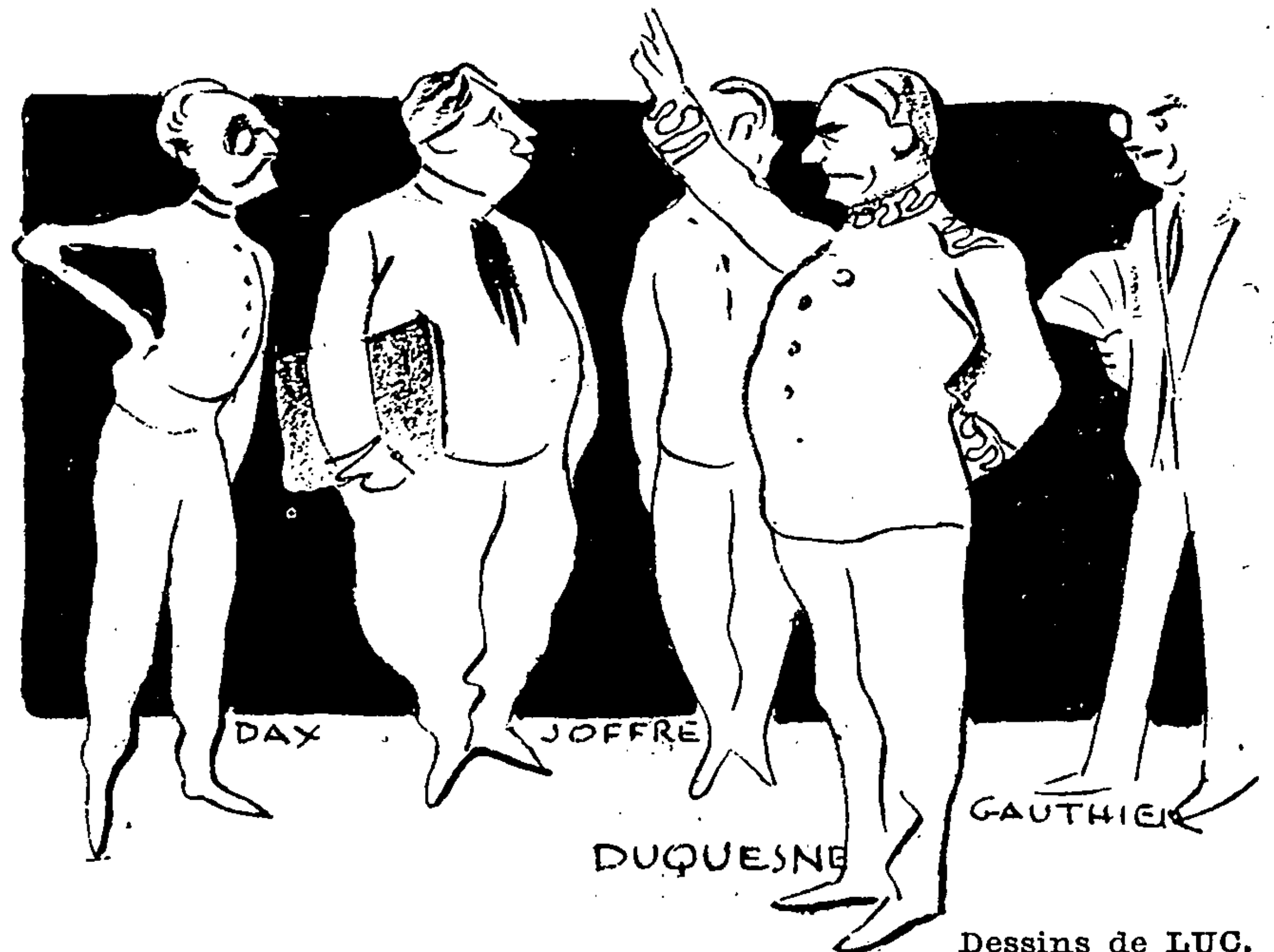
LE MOUCHEUR DE CHANDELLES.

**

VAUDEVILLE. — *Les Sauterelles.*

M. Emile Fabre est de Marseille. C'est un brave homme et c'est un brave pays. On n'a pas oublié les grands succès de *la Vie publique* et des *Ventres dorés*. On en parle encore sur le boulevard, qui est pourtant encore plus grand que la Canebière. *Les Sauterelles*, ce sont les fonctionnaires qui détériorent nos colonies. Ainsi M. Augagneur était une grosse sauterelle. Maintenant, la sauterelle ayant chanté tout l'été est devenue ministre.

M. Fabre a montré avec beaucoup de vigueur et de franchise les vices de notre administration coloniale. « Périssent nos colonies plutôt qu'un principe », disait Robespierre. « Périssent nos colonies plutôt que notre traitement », disent



Dessins de LUC.